

LES LECTEURS PARLENT

A propos de l'Equilibre Agro-Sylvo-Pastoral

Un article paru dans la « Revue Forestière » de mars 1962 sur l'Equilibre Agro-Sylvo-Pastoral et ses applications à la Savoie m'incite à livrer aux lecteurs de la Revue quelques réflexions suggérées par diverses études effectuées au cours de ces dernières années sur l'évolution de l'agriculture dans les vallées du versant alsacien des Vosges.

Nos Vosges ne sont que de modestes « taupinières » comparées au géant alpin, mais la différence d'altitude — partiellement atténuée d'ailleurs par la latitude — n'explique pas seule les divergences qui existent entre les conclusions vosgiennes et celles de Plagnat pour la Savoie.

Un phénomène est vrai pour toutes les montagnes : le passage de l'économie de subsistance très fermée dans laquelle vivaient encore, il y a 80 ans, la plupart des massifs montagneux, à l'économie de marché grande ouverte qui est la leur aujourd'hui, a rompu l'équilibre — dans la médiocrité et dans la peine, sinon dans la pauvreté — réalisé progressivement au cours des siècles. La montagne devait autrefois procurer, dans la misère parfois, les moyens de subsistances élémentaires indispensables à la vie de ceux de ses enfants qui ne pouvaient pas ou ne voulaient pas s'expatrier.

En introduisant la prospérité industrielle dans les vallées et dans les plaines, en amenant partout le pain, le vin et les denrées alimentaires à bon marché, le *xx*^e siècle a tué la petite exploitation rurale de montagne des siècles passés, chaque fois que son prix de revient était trop élevé ou ses conditions de travail et de vie trop pénibles. Si quelques vieux s'y cramponnent encore, les jeunes demandent à l'usine, à l'Administration ou au Commerce un niveau de vie que la ferme de montagne ne peut plus leur assurer.

Comme l'écrivait en 1954 le Professeur VEYRET (1), le progrès technique s'est tourné contre la montagne.

On constate ainsi que dans les vallées vosgiennes du Haut-Rhin 34 % des exploitants agricoles ont plus de 65 ans alors que dans la plaine ce pourcentage varie entre 25 et 30 % et 11 % seulement ont moins de 40 ans au lieu de 15 à 24 % dans la plaine.

Dans les vallées les plus industrialisées (Guebwiller - Thann et Masevaux) la proportion des exploitants ruraux de plus de 65 ans varie de 38 à 46 % tandis que celle des jeunes de moins de 40 ans tombe à 7 %.

Cette évolution est logique. Elle est liée à la rentabilité des exploitations. Une enquête effectuée en 1961 par le Comité d'Action Economique du Haut-Rhin, le C.A.H.R. a montré que dans les vallées vosgiennes il n'y avait que 18 % des exploitations rurales capables de faire vivre leur exploitant et sa famille (on admet qu'une exploitation est viable lorsqu'elle procure un revenu cadastral égal ou supérieur à 70 NF) alors qu'en plaine ce pourcentage varie de 43 à 63 %.

(1) VEYRET (P.). — A la recherche d'un équilibre montagnard. *R.F.F.*, décembre 1954, p. 725-735.

Il est remarquable de constater que le pourcentage de jeunes agriculteurs est maximum en plaine dans les régions où les exploitations viables sont les plus nombreuses (le Ried avec 24,3 % de jeunes cultivateurs et 63 % d'exploitations viables).

Certes, tous les problèmes ne doivent pas être étudiés uniquement sous leur angle financier, mais il est facile de comprendre et d'excuser les jeunes qui abandonnent des fermes où le travail est pénible et le rendement misérable, alors que la prospérité industrielle des vallées ou de la plaine provoque un appel de main-d'œuvre constant.

Les premières exploitations agricoles abandonnées sont les moins rentables, et c'est pourquoi les terres en friches sont plus nombreuses dans les Alpes du Sud que dans les Alpes vertes, dans le Jura méridional que sur les plateaux du Haut-Doubs, dans les Vosges granitiques que dans le Jura alsacien.

En montagne, comme en plaine, une agriculture prospère se maintient, que sa prospérité soit entretenue artificiellement par une politique de prix agricoles élevés (Suisse, Allemagne) ou qu'elle soit favorisée par des conditions de production satisfaisantes (Savoie, Hauts Plateaux du Jura).

C'est l'exploitation marginale qui disparaît, celle des terrains pauvres, des reliefs abrupts, des accès difficiles et des prix de revient prohibitifs.

Ces terrains avaient sans doute une vocation agricole ou pastorale il y a 100 ans.

Pour des raisons économiques, ils ne l'ont plus aujourd'hui.

Peut-on parler encore d'équilibre agro-sylvo-pastoral?

La notion d'équilibre est une notion statique.

Sans doute cet équilibre était-il réalisé autrefois.

Aujourd'hui il est détruit dans bien des montagnes et surtout dans les plus pauvres.

On a dit que cet équilibre reposait sur la vocation des terres (2) mais c'est de vocation économique autant qu'agronomique qu'il faut parler.

Doit-on considérer comme un mal, un désastre, la disparition de ces petites exploitations de montagnes, qui imposaient à leurs exploitants des conditions de vie parfois inhumaines?

Ce n'est pas tellement un équilibre dans la médiocrité qu'il faut chercher à réaliser qu'une évolution dans la prospérité qu'il faut promouvoir.

Aux trois facteurs, le champ, l'herbage et la forêt, il faut en ajouter d'autres, l'industrie et le tourisme, sans parler de l'homme.

En définitive, l'emploi rationnel des terres en montagne n'est qu'un objectif primaire le but final à atteindre étant le bien être et la prospérité de l'homme aussi bien en montagne qu'en plaine.

Dans les montagnes riches il n'y a pas de problème majeur: L'équilibre dans la prospérité se réalise sans difficultés à Pontarlier ou à Morteau entre le pâturage, la forêt et l'industrie ou à Megève avec le tourisme.

Tout au plus est-il nécessaire que par une technique à l'affût des progrès, et par une organisation commerciale rationnelle, les montagnards ruraux sachent exploiter au maximum ces conditions favorables de production, et que la politique nationale (ou internationale) des prix y maintienne une prospérité de bon aloi.

Dans les montagnes plus pauvres, que la misère résulte de l'aridité ou de la pauvreté du sol, du climat ou du relief, il faut se résigner à voir disparaître des exploitations rurales à prix de revient prohibitif, même si leurs terres semblent avoir une vocation agricole.

Il faut s'efforcer de faire produire à ces pays déshérités ce que la plaine ne peut donner aux citadins qu'il s'agisse de champs de ski, de loisirs d'été dans l'air pur, de fromages de luxe (le Roquefort) d'industries spécialisées,

(2) GUINIER (Ph.). — Le Problème de l'Équilibre agro-sylvo-pastoral. *R.F.F.*, décembre 1954, p. 717-724.

ou de bois. Un tel équipement en suscitant des activités nouvelles doit ramener dans les montagnes même pauvres un certain bien-être. Il est indispensable au maintien de la vie rurale en montagne.

Si certaines fermes isolées sont condamnées à disparaître, de petites agglomérations devront pouvoir vivre et prospérer dans ces perspectives nouvelles.

On pourra alors voir s'équiper des vallées encore très rurales d'aspect, comme celles de Masevaux par exemple dans le Haut-Rhin au taux de boisement élevé (55 %) et dans lesquelles 83 % de la population salariée appartient à l'industrie contre 6 % seulement à l'agriculture (3).

Peut-on encore parler dans ce cas d'équilibre agro-sylvo-pastoral ?

C'est bien plutôt une évolution qu'il s'agit de promouvoir et qu'il faut aider afin d'amener à la montagne une prospérité que l'agriculture ou le pâturage ne peuvent plus partout et seuls lui procurer.

Le but à atteindre n'est pas de réaliser à priori un certain équilibre à coup de subventions, de prêts, ou de dégrèvements plus ou moins artificiels et dont l'efficacité reste limitée dans le temps, mais

— de former et d'aider les jeunes montagnards valables à constituer chaque fois que cela sera techniquement possible, des exploitations viables par elles-mêmes et rentables ;

— d'orienter les autres vers de nouvelles activités locales, et d'aider cette conversion afin qu'elle s'opère au mieux des intérêts des populations ;

— de mettre en valeur enfin les terres dont la vocation n'est plus agricole ou pastorale, et là, le reboisement doit trouver un large champ d'action.

Ce n'est plus à un équilibre, mais à une dynamique qu'il faut penser.

Louis BADRE,

Ingénieur Général des Eaux et Forêts.

A propos des plantations résineuses en Bretagne

La R.F.F. de mai 1962 (p. 402-416) contient un article de J. PARDÉ dans lequel celui-ci nous donne un intéressant « Aperçu sur la Productivité des Plantations Résineuses en Bretagne ». L'A. insiste sur le fait que si l'introduction de quelques espèces a donné lieu à des réussites spectaculaires, par contre certaines zones de la péninsule armoricaine seraient impropres à toute végétation forestière digne de ce nom, et ceci en raison soit de la violence des vents soit de la présence de la tourbe.

Dans un article paru en 1956 et intitulé « Forêts et Chasse en Eire » (R.F.F., T. VIII, p. 557), nous avons montré que les forestiers irlandais, qui se trouvent devant des difficultés identiques, les ont généralement vaincues à l'aide d'une essence que l'on semble à peu près ignorer en France ; nous voulons parler du « Lodgepole Pine », le pin de Murray (*Pinus contorta* var. *murrayana*). Une fois de plus, nous nous montrons grandement surpris de ce que l'on n'en parle pratiquement pas chez nous. L'éminent grand-père de notre jeune camarade lui-même, dans son remarquable ouvrage sur les Conifères, se contente d'indiquer que ce pin a une croissance assez rapide et qu'en Belgique, il semble devoir rendre des services dans les dunes de la Flandre.

Nous rappelons brièvement ce que nous disions de cet arbre :

« Les Irlandais, eux, le considèrent comme une panacée, tout au moins partout où les conditions sont trop austères pour d'autres essences. C'est un colonisateur de premier ordre. Il accepte les sols très pauvres et leur

(3) CAILLOT. — Etude démographique et sociologique de la Vallée de Masevaux. C.A.H.R., 1955.

« aridité ne lui fait pas peur. Il paraît même avoir une prédilection pour « les terrains durs, dans lesquels il parvient à enfoncer ses racines ; il résiste « ainsi parfaitement au vent ».

Un peu plus loin :

« Dans l'extrême Sud de l'île, près de Wexford, sur un sol très superficiel « de grès rouge permien, tourbeux au surplus, en un lieu élevé battu par « des vents violents, nous avons pu admirer un peuplement complet et régulier « de pin de Murray ».

Et antérieurement (*Revue des Eaux et Forêts*, T. LXIX, année 1931, p. 824), à la suite d'une mission dans les Montagnes Rocheuses :

« Comme par ailleurs, tant par sa forme que par la qualité de son bois, « cet arbre est très recherché par l'industrie (poteaux télégraphiques, traverses de chemin de fer après traitement, charpente, etc...), nous voyons que « nous nous trouvons en présence d'un arbre précieux et qui pourrait nous « être d'autant plus utile que sa croissance est rapide ».

Quant aux résultats fournis en Bretagne par l'épicéa de Sitka, ils sont loin de nous étonner, ayant pu apprécier ceux obtenus en Eire, dans des conditions très semblables, par cette intéressante essence.

L. D.

Sans le considérer comme une panacée, il est en effet probable que Pinus contorta pourrait rendre des services, notamment dans les reboisements en altitude et dans les sols très pauvres. En tout cas, sa diffusion devrait être précédée d'expérimentation car il existe, dans l'aire très étendue aux États-Unis, des races de comportement très différent, comme le montrent notamment les essais entrepris à Royat.

L'auteur nous communique, d'autre part, une lettre qu'il a reçue de M. A. DUVAL, Ingénieur des Eaux et Forêts, expert forestier à Rennes. Nous en extrayons les passages suivants à l'intention de nos lecteurs :

« Vos conclusions sur la productivité du pin de Monterey restent, je crois, en dessous de la possibilité. Lors de l'exploitation de l'unique futaie de *Pinus radiata* (environ sur 3 ha), très bonne station sur sol siliceux gras (sans doute une très vieille dune maritime), sol très propre, quelques fougères, et sans avoir des données très sûres, j'ai trouvé une production au moins égale à 20 m³ par ha et par an...

... Déjà en 1946 j'estimais la végétation des Sitkas supérieure à celle des Douglas. J'apprends avec plaisir que mon impression était la bonne. Du reste, j'avais hésité à faire planter les Douglas dans ce sol médiocre (place d'expérience de Florange), tandis que le Sitka, déjà reconnu par les reboiseurs bretons sous le nom de « Menzies », n'était pas trop difficile comme sol ».